

Bernard toujours vivant, Bernard toujours nouveau

Dom Olivier QUENARDEL, Abbé de Cîteaux

Peut-être y en a-t-il parmi vous qui ont entendu les « Paroles d'humanité » de saint Bernard, mises en scène par une petite troupe de comédiens d'abord en 2013, à l'occasion du 9^e centenaire de son entrée à Cîteaux, puis cette année où nous fêtons le 9^e centenaire de la fondation de Clairvaux ? Quand je les ai entendues moi-même pour la première fois, - c'était à Cîteaux dans la salle du chapitre -, j'ai été saisi, plus que jamais encore, par la puissance verbale de ce grand confrère, notre aîné de 900 ans. C'était comme si m'arrivait en pleine figure et en plein cœur un langage qui avait échappé à l'usure du temps. Un langage qui n'a pas peur de se mettre en cause et de remettre en cause. Un langage capable de violence autant que de tendresse, de poésie, d'humour, de vitalité. Un langage qui réveille, à la manière des prophètes. Et je n'ai pu m'empêcher de rapprocher ce langage de Bernard de celui de notre Pape François. Ils ont quelque chose en commun qui est de l'ordre de l'humanité. Ce sont des hommes, et non des anges. Des hommes et des entraîneurs d'hommes, épris de vérité et en chemin de sainteté. Où qu'ils aillent et de partout, on vient les écouter, et on vient en foule.

Mon propos ici voudrait montrer que la parole de saint Bernard est toujours vive et neuve, et qu'elle a la vertu de renouveler notre vision des choses, de faire apparaître d'autres manières de voir et de vivre. Pour cela, j'ai choisi cinq textes de saint Bernard parmi les plus connus. En manière ludique, et au risque de paraître un peu prétentieux, je dirais du premier qu'il aborde sa cosmologie, le second sa christologie, le troisième son ecclésiologie, le quatrième sa théologie, et le cinquième sa mariologie.

Les bois, les arbres et les pierres

Pour montrer l'actualité et la pertinence de l'enseignement de saint Bernard, j'ai pensé que nous pourrions partir de l'affirmation bien connue que l'on trouve dans une lettre qu'il écrit vers 1125 à Henry Murdac, un écolâtre anglais qui est partagé entre le désir de la vie monastique et celui des études :

Crois en mon expérience : tu trouveras plus dans les bois que dans les livres. Les arbres et les pierres t'enseigneront une leçon que tu ne pourrais apprendre des maîtres¹.

C'est probablement l'une des paroles de saint Bernard qui est le plus souvent reprise dans des ouvrages très divers, sans doute parce qu'elle a l'immense avantage de ne pas se présenter avec une marque strictement chrétienne. Le Pape François ne s'y réfère pas dans son encyclique sur l'écologie, mais elle n'aurait certainement pas été déplacée dans son propos. Et qui sait si quelqu'un comme Nicolas Hulot ou d'autres, très au fait du déficit de conscience de l'humanité quant à la sauvegarde de notre « maison commune », ne la prendront pas un jour comme une agrafe qui viendra systématiquement s'afficher chaque fois que nous ouvrirons nos ordinateurs : « On apprend beaucoup plus de choses dans les bois que sur nos écrans ! »

Que voulait donc dire saint Bernard ? Il s'adresse à un homme instruit, un écolâtre très attiré par la vie monastique et sans doute aussi par la personnalité de Bernard dont le charisme de maître spirituel est de plus en plus reconnu. Mais son goût pour l'étude l'empêche de faire le pas. Bernard tente de le convaincre en usant d'un argument majeur qui précède sa fameuse affirmation sur les bois et la remet à sa juste place :

Pourquoi cherches-tu *le Verbe* dans le verbe (*Verbum in verbo*), lui qui a déjà *été fait chair*, sous nos yeux ? Déjà, en effet, il est sorti de la caverne des Prophètes sous les yeux des pêcheurs... (et) *comme un époux sortant de la chambre nuptiale*, il s'est élancé dans le champ de l'évangile... Si *l'eau ténébreuse venue des nuées de l'air* suffit à te charmer, combien plus joyeusement *puiseras-tu aux sources*, toutes pleines de sérénité, *du Sauveur* !²

Bernard a perçu chez Henry un appel sérieux à la vie monastique. Pour l'aider à sortir de son dilemme, il le met donc devant un choix fondamental qui n'est pas entre les bois et les livres, mais entre le Sauveur et les livres, ou d'une manière encore plus provocante entre le Verbe fait chair et le verbe des livres qu'il compare à une caverne, car, dit-il, le Verbe, en se faisant chair, a quitté le verbe

¹. BERNARD de CLAIRVAUX, *Lettre 106 à Henri Murdac*, dans Sources Chrétiennes 556, pp. 110-115.

². *Op. cit.*, p. 113.

des prophètes qui, tout en l’annonçant, l’enfermaient dans l’écrit et dans la lettre, et « il s’est élancé dans le champ de l’évangile ». Autrement dit, la leçon de choses que l’on reçoit dans les bois n’est que la conséquence de ce choix primordial dont Bernard parle en connaissance de cause : « Crois en mon expérience. Tu trouveras plus dans les bois que dans les livres. Les arbres et les pierres t’enseigneront une leçon que tu ne pourrais apprendre des maîtres. » L’expérience dont il s’agit ici, c’est, à n’en pas douter, la vie apprise dans les bois de Cîteaux et poursuivie dans les bois de Clairvaux, c’est-à-dire la vie monastique cistercienne. Ce serait un contresens d’y voir un discrédit jeté par saint Bernard sur la *lectio divina* et l’étude. Il a une trop haute idée de la valeur de l’écrit – lui qui avait renoncé à tout sauf à l’art de bien écrire – pour tomber dans ce travers ! Les bois, pour lui, sont l’équivalent du désert pour les moines d’Egypte, c’est-à-dire un espace particulièrement propice à la recherche de Dieu, un lieu éloigné du commerce des hommes (*negotium*) où l’on peut davantage se livrer au commerce avec Dieu (*otium contemplationis*). En cela, Bernard se situe en parfaite consonance avec ce que dit le Petit Exorde de Cîteaux :

Le groupe (des fondateurs) se dirigea vers un endroit désert appelé Cîteaux. L’endroit était situé au diocèse de Chalon. A cause de l’écran formé à cette époque par les bois et les fourrés d’épines, il n’était pas fréquenté par les hommes et n’était habité que par les bêtes sauvages. A leur arrivée, les hommes de Dieu comprirent que ce lieu était d’autant plus propice au genre de vie monastique dont ils avaient conçu l’idée depuis longtemps et pour lequel ils venaient là, qu’il semblait plus méprisable et plus inaccessible aux gens du monde.³

Il faut donc bien avoir à l’esprit que la fameuse affirmation de saint Bernard sur l’enseignement des bois et des forêts n’a finalement rien de très original, car, non seulement le Petit Exorde de Cîteaux mais tous les grands courants réformateurs de l’époque (Chartreux, Grandmont, Vallombreuse, etc.) mettront à leur programme ce « retour au désert » avec l’éclairage que lui apporte la Parole de Dieu, et particulièrement le livre de l’Exode où Israël quitte une terre d’esclavage pour aller vers la Terre Sainte, comprise comme terre de la liberté des enfants de Dieu. Or, pour aller de l’une à l’autre, il y a un passage obligé : la forêt comprise comme le désert où l’homme apprend à faire alliance avec Dieu. Gardons-nous donc de détacher la parole de saint Bernard de son contexte et de faire de lui un héritier bucolique de Virgile ou un précurseur de Jean-Jacques Rousseau, ou encore un « vert » qui, au XIIe siècle, aurait réussi à transformer le Val d’absinthe en une merveilleuse claire Vallée.

Cela dit, je voudrais ajouter que rien n’empêche pourtant de laisser résonner cette parole de saint Bernard dans le sens de l’encyclique du Pape François, car, à Cîteaux, le jeune aristocrate qu’il était a trop bien fait l’expérience de se

³. *Origines cisterciennes*, Paris 1998, pp. 48-49.

coltiner à la forêt, à l'environnement, à l'extraction des pierres et à l'écoulement des eaux, sans parler des labours, des semis, des moissons, de la traite des vaches et de l'épandage du fumier, pour oublier que la célébration du Dieu créateur est inséparable du gardiennage de la création. Il a trop bien fraternisé avec la forêt et, d'une manière générale, avec l'environnement des monastères, pour ne pas rejoindre aujourd'hui ceux qui élèvent la voix en alertant et en dénonçant les symptômes inquiétants et les causes dramatiques qui expliquent que notre « maison commune » « semble se transformer toujours davantage en un immense dépotoir »⁴. A l'école de saint Bernard, il y a une écologie du savoir qui ne se suffit pas des livres et passe nécessairement par une juste relation à la nature et à l'environnement.

*Le Verbe abrégé*⁵

Les premiers siècles du christianisme, et l'on pourrait dire tout le premier millénaire de l'ère chrétienne s'appliquent à mettre en place une christologie où l'Eglise exprime sa foi avec la plus grande justesse possible, en particulier à l'encontre de toute doctrine qui n'affirmerait pas en termes suffisamment clairs que l'homme Jésus est vraiment Dieu. Face à l'arianisme qui nie cette vérité, il faudra les grandes voix des évêques d'Alexandrie, saint Athanase et saint Cyrille, pour défendre la divinité du Christ, ce qui conduira aux formulations dogmatiques des conciles de Nicée (325) et de Chalcedoine (451), et à la reconnaissance par le concile d'Ephèse (431) de la maternité divine de la Vierge Marie : elle est la « Théotokos », la Sainte Mère de Dieu. Plus tard, au VII^e siècle, il faudra l'intelligence perspicace de saint Maxime le Confesseur pour contrecarrer l'hérésie monothéliste qui finira par être condamnée au 6^e concile de Constantinople (680). Ces grands courants dogmatiques expliquent que la Règle de saint Benoît met très fortement l'accent sur la seigneurie du Christ, allant même jusqu'à ne jamais mentionner le nom de Jésus.

Au commencement du second millénaire, le vent tourne. Les grandes querelles christologiques n'ont plus lieu d'être. Toute l'Eglise confesse sa foi en la divinité du Christ. Ce qui fait problème, c'est la vie même de l'Eglise. Elle est puissante - Cluny en est le symbole -, mais elle a tendance à s'installer. Trop de clercs font carrière dans l'institution ecclésiastique. La simonie et le nicolaïsme sont monnaie courante. Une réforme s'impose. On l'appellera la « réforme grégorienne », du nom du Pape Grégoire VII (1073-1085), ancien moine de Cluny, célèbre par ses luttes contre l'empereur d'Occident Henri IV, qu'il humilia à Canossa (querelle des investitures), et les nombreuses mesures de discipline ecclésiastique qu'il prit, dont le célibat ecclésiastique. Dans ce

⁴. Pape FRANCOIS, *Lettre encyclique 'Laudato Si' sur la sauvegarde de la maison commune*, § 21.

⁵. BERNARD de CLAIRVAUX, *L'amour de Dieu*, Sources Chrétiennes 393, pp. 112-113.

contexte, on peut comprendre que la chrétienté occidentale tourne de plus en plus ses regards vers Jésus, le Verbe incarné, et s'attarde volontiers à la contemplation de son abaissement et de ses humiliations qui ouvrent un chemin de conversion radicale. Cîteaux prend naissance à ce moment-là, en même temps que bien d'autres mouvements spirituels qui se réclament tous des *pauperes Christi*, ces pauvres du Christ qui veulent suivre nus le Christ nu. Le Dieu de gloire célébré à Cluny, dans les splendeurs d'une liturgie fastueuse, est le même qui est célébré à Cîteaux, mais dans le dépouillement des signes de la foi.

Bernard fait alors son choix. C'est Cîteaux où il entre en 1113 avec une trentaine de compagnons. Là il apprend à se livrer corps et âme au Seigneur Jésus qui, le premier, l'a aimé et s'est livré pour lui. Il ne reviendra pas en arrière. Ses dons humains exceptionnels, portés à l'incandescence par une expérience mystique elle aussi exceptionnelle, feront de lui « le Prophète de l'Occident » du XII^e siècle⁶. Il s'insère si bien dans le grand mouvement de dévotion à l'humanité du Christ qu'il en adopte tous les repères et en fait d'une certaine manière la clef de sa conduite personnelle et de son enseignement :

...Dès les débuts de ma vie monastique, sachant bien le tas de mérites qui me manquaient, j'ai pris soin de lier pour moi ce bouquet (de myrrhe) et de le placer « entre mes seins ». Ce bouquet se compose de toutes les souffrances et amertumes de mon Seigneur : d'abord les besoins de son enfance, puis les labeurs qu'il a endurés dans la prédication, la fatigue de ses marches, ses veillées de prière...je me suis bien gardé d'oublier cette myrrhe dont il fut abreuvé sur la croix...la sagesse consiste à méditer tout cela. Là j'ai placé pour moi la perfection de la justice, là la plénitude de la science, là les richesses du salut, là l'abondance des mérites. C'est là que je puise tantôt le breuvage d'une salutaire amertume, tantôt l'onction d'une douce consolation. Voilà ce qui me relève dans les échecs, me modère dans les succès. Voilà ce qui m'offre un guide sûr, pour m'avancer « sur la voie royale » entre les joies et les tristesses de la vie présente, repoussant de part et d'autres les maux qui me menacent. Voilà ce qui me concilie le Juge du monde, car celui qui fait trembler les Puissances m'apparaît alors doux et humble, et non seulement favorable, mais aussi imitable, lui qui est inaccessible aux Principautés, « terrible aux rois de la terre ». C'est pourquoi tout cela est si souvent dans ma bouche, vous le savez ; et toujours dans mon cœur, Dieu le sait. Voilà ce qui vient habituellement sous ma plume, comme on peut le voir. Voilà ma philosophie la plus sublime ici-bas : « connaître Jésus, et Jésus crucifié »... Vous aussi, frères très chers, cueillez-vous ce bouquet si cher. Mettez-le au cœur de votre cœur, garnissez-en l'entrée de votre poitrine, afin qu'il reste entre vos seins à vous aussi⁷.

A plusieurs reprises et dans des oeuvres variées, Bernard use d'une expression qui lui est chère et qui montre à quel point la contemplation du Verbe incarné lui dévoile les paradoxes incompréhensibles d'un si grand Mystère. Il parle alors du

⁶. Irénée VALLERY-RADOT, *Le Prophète de l'Occident*, Desclée 1969.

⁷. BERNARD de CLAIRVAUX, *Sermon 43 sur le Cantique*, dans Sources Chrétiennes 452, pp. 232...237.

*Verbum abbreviatum*⁸, la « Parole abrégée » qui est le mode choisi par Dieu pour se révéler à nous, non dans la toute-puissance mais dans l'impuissance, non dans la gloire imposante de sa divinité mais dans l'humble effacement de la condition humaine. Dès ses homélie *A la louange de la Vierge Mère*, la ferveur du jeune abbé de Clairvaux nous presse de regarder, émerveillés, les renversements inouïs de la condition divine dans l'incarnation du Verbe :

On y reconnaît la longueur abrégée, la largeur rétrécie, la hauteur abaissée, la profondeur aplanie. On y voit la lumière qui ne brille pas, la Parole qui ne parle pas, l'eau qui a soif, la Pain qui a faim. Si tu regardes bien, tu vois la puissance gouvernée, la sagesse instruite et la force soutenue. Et pour finir, Dieu allaité mais nourrissant les anges, vagissant mais consolant les malheureux. Regarde bien : vois la joie affligée, la confiance avoir peur, le salut souffrir, la vie mourir, la force devenue faible. Mais, chose encore plus étonnante, on voit aussi la tristesse donner la joie, la peur reconforter, la souffrance sauver, la mort donner la vie, et la faiblesse rendre des forces.⁹

Ce type de christologie nous est devenu familier aujourd'hui, peut-être trop familier. Sommes-nous vraiment étonnés, émerveillés, bouleversés, voire scandalisés par « l'humilité de Dieu »¹⁰ ? Que le « Dieu Très Haut » n'aie pas voulu nous faire plus forte déclaration d'amour qu'en devenant le « Dieu Très Bas »¹¹, cela a-t-il vraiment changé notre regard sur Dieu ? Quand le poète Hölderlin dit que « Dieu crée comme la mer : en se retirant », n'est-ce pas un appel à revoir notre théologie de fond en comble, et à en tirer les conséquences pour notre manière de vivre ?

Cette christologie d'en bas ne laisse pas Bernard tranquille. Il ne peut s'empêcher de faire le lien entre le *Verbum abbreviatum* et le *Verbum abbrevians*, entre la « Parole abrégée » et la « Parole qui abrège » dans sa propre vie comme dans la vie de l'Eglise. Qui sont-ils, ceux qui l'entendent ?

Il s'agit de ceux qui, par un raccourci salutaire, ont pris soin d'éviter ce circuit pénible et stérile (la route large qui mène à la mort). En choisissant le *Verbe abrégé* et *abrégeant*, ils ne désirent pas tout ce qu'ils voient, mais ils préfèrent *vendre leurs possessions et les donner aux pauvres*. Oui, *heureux les pauvres, car le Royaume des cieux est à eux*. Certes tous courent, mais il y a une différence à faire entre les coureurs. En effet, *le Seigneur connaît le chemin des justes, mais le chemin des impies se perdra*. Ainsi *mieux vaut peu pour le juste que la grande fortune des pécheurs*. Selon la parole du Sage et l'expérience de l'insensé, *qui aime l'argent n'en sera pas rassasié ; mais ceux qui ont faim et soif de la justice, eux seront rassasiés*.¹²

⁸. Cette expression revient une quinzaine de fois dans les écrits bernardins. Cf. *Sermon 59 sur le Cantique*, Sources Chrétiennes 472, p. 218, n. 1.

⁹. BERNARD de CLAIRVAUX, *A la louange de la Vierge Mère*, dans Sources Chrétiennes 390, p. 147.

¹⁰. François VARILLON, *L'humilité de Dieu*, Paris 1974.

¹¹. Christian BOBIN, *Le Très Bas*, Gallimard 1992.

¹². BERNARD de CLAIRVAUX, *L'amour de Dieu*, Sources Chrétiennes 393, p. 113.

Bien des pages de saint Bernard ont un mordant qui vient de sa flamme intérieure et de sa conviction qu'il n'est pas possible de rendre témoignage à l'évangile sans une radicale conversion du cœur et de la manière de vivre. Il l'a montré en entrant à Cîteaux. Il ne cessera de le dire soit dans sa correspondance, soit dans des ouvrages adressés au grand public comme l'*Apologie* ou les grands traités de sa maturité dans lesquels doctrine et pastorale ne cessent de s'entrecroiser. Ses railleries contre Cluny, avec la part de rhétorique mêlée d'humour qui leur donnent presque un piquant de chansonnier, partent de la même cause et visent le même objectif : débarrasser l'Eglise de tout ce qui alourdit, embarrasse, ou retarde sa course vers le Royaume des cieux et, de ce fait, brouille son témoignage et entrave sa crédibilité. Parmi bien des exemples, j'ai retenu celui que cite Jean-François Leroux dans sa petite brochure *Clairvaux, le génie d'un lieu* et qu'il commente en disant « c'est du Jaurès ! ». Eh bien non ! C'est du saint Bernard :

L'église scintille de tous côtés, mais les pauvres ont faim. Les murs de l'église sont couverts d'or, les enfants de l'église restent nus (...) Vous me fermerez la bouche en disant que ce n'est pas à un moine de juger, plaise à Dieu que vous me fermiez aussi les yeux afin que je ne puisse voir. Mais si je me taisais, les pauvres, les nus, les faméliques se lèveraient pour crier.¹³

Le parfum de la compassion

En lisant la Bulle d'indiction du Jubilé de la miséricorde que nous avons célébré en 2016, je n'ai pu m'empêcher de penser à la manière dont saint Bernard présente et orchestre le thème de la miséricorde dans son 12^e sermon sur le Cantique des cantiques qui est sans doute l'une des pages les plus émouvantes de toute son œuvre. Le verset du Cantique : *L'arôme de tes parfums est exquis* (Ct 1, 2) le conduit à distinguer trois parfums qu'il nomme successivement *unguentum contritionis*, « parfum de la contrition », *unguentum devotionis*, « parfum de la ferveur », *unguentum pietatis*, « parfum de la compassion ». Dans ses sermons antérieurs, il a longuement exposé la composition et le bienfait des deux premiers parfums. Au début du 12^e sermon sur le Cantique, il résume ce qu'il a dit antérieurement et présente ainsi le troisième parfum :

...Il y a un parfum qui l'emporte de loin sur les deux (précédents). Je pourrais l'appeler le parfum de la compassion (*unguentum pietatis*), parce qu'il se compose de l'indigence des pauvres, des angoisses des opprimés, du trouble des affligés, des fautes des pécheurs, et enfin de toutes les peines des malheureux, quels qu'ils soient, fussent-ils nos ennemis. Ces essences paraissent méprisables ; mais le parfum composé à partir

¹³. Jean-François LEROUX-DHUYS, *Clairvaux le génie d'un lieu*, éd. Châtelet-Voltaire, 2013, pp. 40-41.

d'elles « surpasse tous les arômes ». Il est curatif : « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. »¹⁴

Ce n'est pas la première fois que le futur docteur de l'Eglise présente ce qu'on pourrait appeler des étapes sur le chemin de la perfection, et par conséquent une progression, un épanouissement, une dilatation. Jeune abbé de Clairvaux, il avait remarqué avec perspicacité que le bonheur évangélique suit ce chemin : la béatitude des larmes précède celle du désir (affamés de justice), et celle-ci précède celle des miséricordieux qui précède celle des cœurs purs¹⁵. On ne peut pas sauter les étapes. C'est impossible de devenir un bon samaritain si l'on n'a pas expérimenté au fond de son cœur que l'on n'est rien qu'un pauvre publicain. Ici, la démarche est tout à fait semblable. Dans l'itinéraire de la conversion, c'est le parfum de la contrition qui s'exhale le premier : « ressenti comme âcre, parce que l'amer souvenir des péchés transperce le cœur », il va de pair avec la béatitude des larmes. Puis s'exhale le parfum de la dévotion ou de la ferveur qui « console et calme la souffrance par la contemplation de la bonté de Dieu. » Celui-là est à rapprocher de la béatitude des affamés et des assoiffés, c'est-à-dire du désir de justice et de sainteté. Bien supérieur à ces deux parfums, dit Bernard, celui de la compassion. Qui le possède est « prêt à pardonner, lent à se mettre en colère, ne consentant jamais à se venger, et en toutes choses regardant les misères du prochain comme les siennes propres ».¹⁶

Dans sa bulle d'indiction, le Pape François recourt à la même symbolique que Bernard pour parler de la miséricorde. C'est un « baume », dit-il, un onguent, un parfum qui imprègne :

Combien je désire que les années à venir soient comme imprégnées de miséricorde pour aller à la rencontre de chacun en lui offrant la bonté et la tendresse de Dieu ! Qu'à tous, croyants ou loin de la foi, puisse parvenir le baume de la miséricorde comme signe du Règne de Dieu déjà présent au milieu de nous.¹⁷

François poursuit sa présentation en brossant une grande fresque de l'Écriture où tout conflue vers la pleine révélation de la miséricorde par Jésus et en Jésus :

Tout en Lui parle de miséricorde. Rien en Lui ne manque de compassion... Dans les paraboles de la miséricorde, Jésus révèle la nature de Dieu comme celle d'un Père qui ne s'avoue jamais vaincu jusqu'à ce qu'il ait absous le péché et vaincu le refus, par la compassion et la miséricorde... (Il) affirme que la miséricorde n'est pas seulement l'agir du Père, mais elle devient le critère pour comprendre qui sont ses véritables enfants. En résumé, nous sommes invités à vivre de miséricorde parce qu'il nous a d'abord été fait miséricorde. Le pardon devient l'expression la plus manifeste de

¹⁴. BERNARD de CLAIRVAUX, *Sermon 12 sur le Cantique*, dans Sources Chrétiennes 414, p. 255.

¹⁵. *S. Bernardi Opera*, vol. 3, Romae Editiones Cistercienses 1963, pp. 13-59.

¹⁶. BERNARD de CLAIRVAUX, *Sermon 12 sur le Cantique*, Sources Chrétiennes 414, p. 257.

¹⁷. Pape FRANÇOIS, *Misericordiae Vultus*, n° 5.

l'amour miséricordieux, et pour nous chrétiens, c'est un impératif auquel nous ne pouvons pas nous soustraire.

Un peu plus loin, le Pape se fait plus insistant encore :

La crédibilité de l'Eglise passe par le chemin de l'amour miséricordieux et de la compassion. L'Eglise « vit un désir inépuisable d'offrir la miséricorde ». Peut-être avons-nous parfois oublié de montrer et de vivre le chemin de la miséricorde... Le temps est venu pour l'Eglise de retrouver la joyeuse annonce du pardon ? Il est temps de revenir à l'essentiel pour se charger des faiblesses et des difficultés de nos frères.¹⁸

Avec de telles affirmations, comme on se sent proches de l'abbé de Clairvaux qui nous invite « en toutes choses, à regarder les misères du prochain comme les nôtres » ! Et ce n'est pas tout ! Sur le chapitre de la miséricorde, il y a entre François de Rome et Bernard de Clairvaux une forme d'ecclésiologie nuptiale qui les rapproche aussi l'un de l'autre. Elle est omniprésente dans les sermons de saint Bernard sur le Cantique, et elle est au cœur de la Bulle d'indiction du Pape François, ce qui donne à leur langage une force de conviction à laquelle il est difficile de résister. L'un comme l'autre touchent les cœurs en présentant les plus profondes vérités de l'évangile avec des mots qui, pourrait-on dire, viennent des entrailles maternelles de l'Eglise, Epouse du Christ. En voici un exemple chez François :

L'Eglise a pour mission d'annoncer la miséricorde de Dieu, cœur battant de l'Évangile, qu'elle doit faire parvenir au cœur et à l'esprit de tous. L'Epouse du Christ adopte l'attitude du Fils de Dieu qui va à la rencontre de tous, sans exclure personne... Son langage et ses gestes doivent transmettre la miséricorde pour pénétrer le cœur des personnes et les inciter à retrouver le chemin de retour au Père... là où l'Eglise est présente, la miséricorde doit être manifeste. Dans nos paroisses, les communautés, les associations et les mouvements, en bref, là où il y a des chrétiens, quiconque doit pouvoir trouver un oasis de miséricorde.¹⁹

Au 12^e sermon sur le Cantique, Bernard développe la forme nuptiale de son ecclésiologie en exploitant la symbolique des parfums qui se présente à trois grands moments de l'évangile. Il voit dans « la femme qui baise les pieds du Seigneur et les oint de parfum » (Lc 7, 38) l'icône de l'Eglise repentante qui répand l'onguent de la contrition (*unguentum contritionis*) sur les pieds du Seigneur et les embrasse avec des larmes. Celle qui, à Béthanie, « tient un flacon d'albâtre plein de parfum qu'elle répand sur la tête de Jésus » (Mt 26, 7) figure à ses yeux l'Eglise fervente qui répand sur la tête du Seigneur l'onguent de la dévotion (*unguentum devotionis*). Pour le troisième parfum, celui qui surpasse de loin les deux autres, Bernard fait une nouvelle trouvaille, vraiment géniale, que personne avant lui, scrutant la Sainte Ecriture, n'avait remarquée :

¹⁸. *Op. cit.*, n° 10.

¹⁹. *Op. cit.*, n° 12.

« Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques et Salomé achetèrent des aromates, pour aller oindre Jésus » (Mc 16, 1). Quels sont ces parfums si précieux, qu'ils méritent d'être achetés et préparés pour le corps du Christ, et si abondants, qu'ils suffisent pour le corps tout entier ? On ne lit pas en effet, à propos des deux parfums précédents, que l'un ou l'autre ait été acheté ou composé exprès pour servir au Seigneur, ou pour être versé sur tout son corps... Ici, il ne s'agit pas d'embaumer seulement telle partie du corps, par exemple les pieds ou la tête, mais... tout le corps dans son ensemble... C'est pour cette raison sans doute que le Seigneur Jésus, dans sa providence, n'a pas permis qu'on employât pour son corps mort les aromates préparés : il a voulu qu'on les réservât pour son corps vivant, « son corps tout entier, qui est l'Eglise » (Col 2, 19). Car elle est vivante, l'Eglise qui mange « le pain vivant descendu du ciel » (Jn 6, 51). Elle est bien le corps préféré du Christ... Il désire que l'Eglise soit ointe, qu'elle soit soignée ; il souhaite que ses membres malades soient soulagés par des baumes choisis. C'est donc pour elle qu'il a réservé les parfums les plus exquis, lorsque, devant l'heure et hâtant la gloire, il n'a pas voulu décevoir le dévouement des femmes, mais l'éclairer.²⁰

Les conséquences d'une telle ecclésiologie, nous les connaissons bien ! Elles n'ont pas changé depuis le temps de saint Bernard, et c'est pourquoi sa grande voix demeure toujours vivante et terriblement actuelle. On pourrait dire qu'elle vibre à l'unisson de celle du Pape François. L'un et l'autre reconnaissent la valeur du parfum de la contrition. Souvenons-nous du fameux interview donné par François en octobre 2013. Au journaliste qui l'interrogeait sur son identité : « Que dites-vous sur vous-même ? », il avait répondu spontanément : « Je suis un pécheur ». L'un et l'autre sont des hommes de flamme, une flamme communicative qu'ils prennent au grand brasier de l'évangile : de leur cœur monte incessamment vers Dieu l'encens de la prière, le parfum de la dévotion. Mais surtout, l'un et l'autre font figure de prophètes. Constamment sur la brèche, ils secouent le Peuple de Dieu, lui évitent de se décourager, le tiennent en éveil, lui rappellent à temps et à contretemps qu'il ne suffit pas de se battre la poitrine ou d'honorer Dieu dans un culte liturgique, si impeccable soit-il. « C'est l'amour que je veux, dit le Seigneur, et non le sacrifice ! » J'aurai beau aller à la messe chaque dimanche et même tous les jours, s'il me manque l'amour, cela ne sert à rien ! Le signe auquel on reconnaît les véritables disciples du Seigneur, c'est l'amour qu'ils ont les uns pour les autres. « Voyez comme ils s'aiment ! » C'est pour cela que le Seigneur de Pâques n'a pas retenu pour lui les aromates que les femmes avaient préparés. Ce parfum de miséricorde et de compassion, le plus excellent de tous les baumes, il a préféré le garder pour son Corps qui est l'Eglise. A nous d'en user de génération en génération non seulement entre nous, à l'intérieur de nos communautés de vie, mais pour toute l'humanité en souffrance, pour toute la création dans les douleurs de l'enfantement. A nous d'emporter le monde entier dans l'immense tsunami de la divine miséricorde !

²⁰. BERNARD de CLAIRVAUX, *Sermon 12 sur le Cantique*, dans Sources Chrétiennes 414, pp. 267-269.

La mesure sans mesure.

Qui ne connaît cette sentence lapidaire de saint Bernard au début de son traité sur l'Amour de Dieu : *Causa diligendi Deum, Deus est ; modus, sine modo diligere. La raison d'aimer Dieu, c'est Dieu même. La mesure d'aimer Dieu, c'est d'aimer sans mesure ?*²¹ Cette sentence au ton affirmatif et solennel est si connue qu'elle est proposée comme antienne de communion pour la messe en l'honneur de saint Bernard, ce qui est particulièrement révélateur de la manière dont l'Eglise apprécie le don que Dieu lui fait en la personne de l'abbé de Clairvaux. Bernard est un Docteur de l'amour, mais pas de n'importe quel amour. Le verbe de la sentence n'est pas *amare* mais *diligere*. C'est une manière de dire qu'on n'aime pas Dieu comme on aime les frites ! *Amare* concerne toute espèce d'amour : du plus commun au plus élevé. *Diligere* ne concerne que l'amour entre les personnes, et n'est utilisé que pour exprimer une certaine qualité d'amour interpersonnel, un amour cordial, plein d'affection, qui chérit et qui coûte cher. Un amour de prédilection. Pas besoin d'avoir du cœur pour aimer les frites, tandis qu'il faut en avoir pour s'en priver afin que mon frère ait lui aussi sa part de frites ! *Diligere*, c'est le verbe du commandement nouveau : *Hoc est praeceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos, Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* (Jn 13, 34).

Le traité de l'Amour de Dieu de saint Bernard demeure, aujourd'hui encore, une référence majeure pour quiconque s'engage à la suite du Christ. Il est emblématique de la voie cistercienne où l'école du service du Seigneur instituée par saint Benoît devient l'école de l'amour. Je ne sais si le Pape Benoît XVI l'avait en tête quand il a écrit sa première encyclique, *Dieu est amour*. Toujours est-il que la longue réflexion qu'il développe sur la différence et l'unité entre « *eros* » et « *agapè* » épouse le même mouvement que celui des degrés de l'amour chez saint Bernard. Pour celui-ci, le premier degré de l'amour, c'est de s'aimer soi-même. Cela semble évident, or c'est loin d'être le cas. Beaucoup de gens ne s'aiment pas, ne se supportent pas, vivent dans un mal-être permanent. Ne s'aimant pas eux-mêmes, ils ne peuvent pas aimer les autres. Le plus grand service qu'on puisse rendre à ces personnes, c'est de les aider à s'aimer elles-mêmes, comme elles sont. Le deuxième degré de l'amour selon saint Bernard, c'est d'aimer Dieu pour soi. Dieu est alors mon bienfaiteur, celui qui m'apporte la paix et la joie, mais je ne l'aime pas encore pour lui-même. Le grand passage s'opère du deuxième au troisième degré : à ce moment-là, je commence à aimer Dieu pour lui-même. C'est le moment de la grande conversion. Je ne dis plus d'abord : « mon bien-aimé est à moi », je commence par dire : « je suis à mon bien-aimé ». On passe de la captation à l'offrande. Quant au quatrième

²¹. *L'amour de Dieu*, Sources Chrétiennes 393, p. 60.

degré, c'est le sabbat de l'amour. On ne s'aime plus soi-même que pour Dieu et en Dieu. Toute espèce de *proprium*, de faux moi charnel, a disparu :

O amour saint et chaste ! O attachement d'exquise douceur ! O intention qui se veut pure et clarifiée, d'autant plus clarifiée et pure qu'il ne s'y mêle rien qui ne soit propre ; d'autant plus exquise et douce que tout ce qu'on ressent est divin ! Etre ainsi touché, c'est être déifié.

Pour Bernard, ce ravissement en Dieu reste très rare ici-bas, et si cette grâce nous est accordée, elle est de courte durée. C'est la vie du ciel.

Benoît XVI chemine dans le même sens quand, dans la première partie de son encyclique, il en vient à dire :

...La foi chrétienne a toujours considéré l'homme comme un être un et dual, dans lequel esprit et matière s'interpénètrent l'un l'autre et font ainsi tous deux l'expérience d'une nouvelle noblesse. Oui, l'*eros* veut nous élever 'en extase' vers le divin, nous conduire au-delà de nous-mêmes, mais c'est précisément pourquoi est requis un chemin de montée, de renoncements, de purifications et de guérisons.²²

L'*eros* est bien évidemment du côté du désir. Il devient chrétien quand le désir, ivre et indiscipliné, dépasse son caractère égoïste et s'ouvre à l'*agapè*, « amour de l'autre et pour l'autre,... qui cherche le bien de l'être aimé,... devient renoncement,... est prêt au sacrifice. »²³ Il s'agit donc bien ici aussi de laisser l'amour prendre en nous ses véritables dimensions, de nous laisser arracher des mailles qui le retiennent dans le repliement égoïste du « pour moi », et de tendre à son déploiement maximal dans l'ouverture au « pour toi », jusqu'à atteindre cette plénitude où toi et moi pouvons dire : « nous sommes un en Lui », c'est-à-dire dans l'Amour même.

Ce passage où tout bascule du côté où l'amour peut prendre sa véritable mesure qui est d'être sans mesure, c'est l'affaire de toute une vie. Il ne faut pas croire que l'entrée au monastère l'entraîne automatiquement. Ce n'est là qu'une petite conversion, même si elle est spectaculaire. Les gens fantasment beaucoup sur les côtés rudes et âpres de la vie religieuse, ils ne voient pas que c'est l'amour qui nous fait entrer au monastère. Bien sûr, nous quittons, nous renonçons à des bonnes choses, à des bonnes relations. Ça se voit, ça impressionne, mais ce ne sont encore que de petits renoncements. Quand l'apôtre Pierre, parlant au nom de tous les autres, dit fièrement au Seigneur : « Nous avons tout quitté pour te suivre ! », il ne se doute pas que les plus grands renoncements qu'il doit faire ne sont pas derrière lui mais devant lui. Il en fera l'expérience amère en reniant son Maître. C'est la preuve que la première conversion ne garantit pas à coup sûr la

²². BENOÎT XVI, *Dieu est amour*, Cerf 2006, § 5.

²³. *Op. cit.*, § 6.

réussite de celles qui arrivent plus tard et qui sont en fait les conversions les plus grandes et les plus dures. On pourrait dire que le gain d'une conversion, c'est d'en préparer d'autres, et ainsi d'aller de conversions en conversions par des conversions toujours nouvelles. Certaines sont plus décisives que d'autres, en particulier le décentrement de soi dont nous parlons, ce passage du « pour moi » au « pour toi ». Je ne vais plus à l'oraison pour moi, ou parce que j'y trouve le Dieu de ma joie ou le Dieu de ma paix. J'y vais simplement pour Toi, Seigneur, pour ton bonheur et pour ta joie.

Ce passage, cette pâque, tout homme, toute femme, est appelé à le faire par le Christ, avec le Christ, et dans le Christ. C'est la grande aventure de nos vies. Quand Bernard écrivait son *Traité sur l'Amour de Dieu* (vers 1135), il avait certainement conscience qu'il était lui-même en train d'opérer ce passage et qu'il avait encore beaucoup de chemin à faire. Et quand Benoît XVI a écrit la première encyclique de son pontificat, il ne songeait certainement pas encore à la décision qu'il allait prendre un jour de démissionner pour le bien de toute l'Eglise ! L'un comme l'autre devaient encore cheminer pour prendre toute la mesure du Christ.

Ceci me conduit à dire que les moments de conversion les plus décisifs, ceux où nous faisons les plus grands pas vers le décentrement de soi pour entrer dans la pleine mesure de l'amour, ne sont pas au début d'un choix de vie ou d'un engagement, qu'il s'agisse de la vie religieuse, du mariage, ou du ministère presbytéral. Commencer a toujours un côté un peu exaltant. C'est facile, c'est nouveau, on découvre... On se donne, on y met le prix... Certes, ça demande des efforts, du renoncement, mais la découverte en vaut la peine. Les grandes conversions viennent plus tard. Elles arrivent au milieu de la vie, à la quarantaine ou la cinquantaine, après 20 ou 30 ans de mariage. Dans la vie monastique, aux dires d'un ancien abbé général de notre Ordre, la crise se situe ordinairement entre 50 et 60 ans. Il s'agit de tenir un engagement, d'être fidèle à une parole donnée « pour toujours ». En reprenant le beau titre de la pièce de Claudel, on pourrait dire qu'on est au « partage de midi », au milieu de la journée, au milieu de la vie. Là peut survenir la fameuse acédie, le démon de midi. On veut se prouver qu'on est encore jeune, que des grandes choses sont encore devant nous. Même si l'on sent bien qu'on n'a plus vingt ans, on songe à de nouvelles conquêtes, on rêve de refaire sa vie... Le moment est crucial et quasiment incontournable. Toute vie d'homme ou de femme y est plus ou moins confrontée. Plus nous aurons été fidèles à laisser l'amour opérer son travail dans les petites choses de notre vie, mieux nous pourrons le traverser.

*L'Etoile de la mer*²⁴

Récemment, une personne proche de Cîteaux qui fréquente assidûment les Bernardins m'a informé qu'elle suit un cours sur l'*Ave Maria* qui a débuté par une lecture, évidemment partielle, de la deuxième homélie de saint Bernard sur le *Missus est*. C'est dire que l'abbé de Clairvaux a encore bien sa place dans un lieu qui est considéré aujourd'hui comme une véritable plateforme de rencontre de l'Eglise avec la culture contemporaine. Cela m'a donné l'idée de mettre en valeur, pour terminer cette conférence, le style incomparable de saint Bernard qui atteint un sommet d'expression lyrique à la fin de la deuxième homélie sur le *Missus est*.

La page est archi-connue. Dans son commentaire du récit de l'Annonciation, Bernard est arrivé à ce verset : « Et le nom de la Vierge était Marie » (Lc 1, 27). *Maria*, « nom, dit-il, qui signifie 'étoile de la mer', *Maris stella*, ce qui lui convient fort bien ». Muni de cette métaphore, le voilà qui s'engage dans une orchestration verbale dont l'étoile, *stella*, et la mer, *maris*, lui fournissent les deux thèmes sur lesquels toute son exhortation va prendre corps jusqu'à la fin de l'homélie. Bernard aime le suspens, il aime retenir l'attention de ses auditeurs et de ses lecteurs, et pour cela, il est prêt à user de tous les artifices qui peuvent servir l'objectif qu'il s'est fixé. Ici, il cherche à les persuader de se tourner vers la Vierge Marie et de recourir à elle quand ils sont dans l'épreuve.

Il commence donc par regarder l'étoile. Constatant que « l'astre émet son rayon sans perdre son éclat », il y voit une image de la Vierge qui n'a rien perdu de sa virginité en mettant son Fils au monde. « Ni le rayon n'amointrit l'éclat de l'astre, ni le Fils l'intégrité de la Vierge ». Puis il va beaucoup plus loin, affirmant que « c'est elle, cette 'noble étoile issue de Jacob' (Nb, 24, 17) dont le rayon éclaire le monde entier, dont la splendeur éclate jusque dans les cieux, pénètre les enfers, se répand jusque sur la terre, réchauffe les âmes plutôt que les corps, fait éclore les vertus, brûle les vices ». Il resitue ainsi la place absolument unique de Marie toujours vierge dans une cosmologie charnelle autant que spirituelle.

Pour Bernard, il n'y a pas de lieu au monde où Marie ne puisse exercer son rayonnement astral. Mais celui sur lequel il va particulièrement porter son attention, c'est la mer, « cette mer vaste et immense » (Ps 103, 25) au-dessus de laquelle l'étoile s'est élevée, brillante et magnifique, étincelante de mérites, éclairante en ses exemples. Fasciné par elle, le chevalier de Notre-Dame, comme on l'a parfois appelé, se lance dans une invective à la deuxième personne du singulier – « O qui que tu sois » - où l'auditeur qui se voit « dans les fluctuations

²⁴. Les citations de cette section proviennent de la Deuxième homélie de saint Bernard sur le *Missus est*, S.C. 390, en particulier pp. 168-171.

de ce monde, ballotté au milieu des bourrasques et des tempêtes plutôt que marcher sur la terre ferme » est invité à « ne pas détourner les yeux de l'éclat de cet astre pour ne pas être submergé par les flots ».

On peut avoir l'impression que, sous-jacent à toute cette mise en scène, se profile le récit évangélique de la tempête apaisée, Jésus ayant cédé sa place à sa Mère après l'avoir exaltée dans les cieux. Jésus dormait dans la barque agitée par les flots, tandis que Marie dans le ciel ne dort pas mais rayonne toujours. Sous entendu, elle est toujours prête à intervenir. Encore faut-il que tu te tournes vers elle, si tu veux sortir de ton marasme. Le verbe de Bernard se fait alors insistant et martelant. Il imagine les situations les plus redoutables dans lesquelles on peut se trouver, allant de mal en pis...jusqu'au bord du désespoir :

Si se lèvent les vents des tentations, si tu cours aux écueils des épreuves, regarde l'étoile, appelle Marie. Si tu es secoué par les vagues de l'orgueil, ou de l'ambition, ou de la détraction, ou de la jalousie, regarde l'étoile, appelle Marie. Si la colère, ou l'avarice, ou les attraites de la chair ébranlent la nacelle de ton âme, regarde vers Marie. Si, troublé par l'énormité de tes fautes, par la souillure de ta conscience, épouvanté par l'horreur du jugement, tu commences à sombrer dans le gouffre de la tristesse, dans l'abîme du désespoir, pense à Marie. Dans les dangers, dans les angoisses, les doutes, pense à Marie, invoque Marie.

La suite du texte montre un Bernard plus rassurant, un Bernard qui a été écouté et qui n'a plus qu'à encourager celui que l'étoile a pris dans son rayonnement :

Qu'elle ne quitte pas ta bouche, qu'elle ne quitte pas ton cœur. Et pour obtenir le secours de ses prières, ne t'écarte pas de l'exemple de sa vie. En la suivant, impossible de t'égarer ; en la priant, de te décourager ; en pensant à elle, d'errer. Ta main dans la sienne, pas de chute ; sous sa protection, pas de crainte ; sous sa conduite, pas de fatigue ; avec son appui, tu touches au but. Et ainsi en toi-même tu expérimenteras comme est juste cette parole : « Et le nom de la Vierge était Marie ».

En lisant cette page de saint Bernard, on en vient à penser que son exhortation serait pratiquement la même, et pour ainsi dire mot à mot la même, si, au lieu d'inciter son lecteur à se réfugier dans le rayonnement de Marie, Bernard avait cherché à le convaincre de s'abriter dans le nom de Jésus. Dans son œuvre en effet, il ne manque pas de pages émouvantes où le chevalier de Notre-Dame exprime son tendre amour du Seigneur Jésus. Remarquons pourtant ceci : si, comme on l'a dit précédemment, l'abbé de Clairvaux développe une christologie d'en bas, du type *Verbum abbreviatum*, sa dévotion à la Vierge Marie le conduit plutôt à mettre en place ce qu'on pourrait appeler une mariologie d'en haut, un peu comme le fera, beaucoup plus proche de nous, un Charles Péguy dans sa *Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres*. Le Dieu Très Haut est descendu Très Bas pour que l'homme très bas monte très haut. Marie, l'Etoile de la mer, apparaît ainsi comme la figure de la nouvelle humanité, sauvée des

eaux de la mort pour être élevée dans les hauteurs des cieux. « Parfaite image de l'Eglise à venir, aurore de l'Eglise triomphante, elle guide et soutient l'espérance de tout le Peuple de Dieu encore en chemin. »²⁵

Au final, ne devons-nous pas reconnaître que l'homme qui est derrière cette exhortation pressante et presque harcelante à regarder Marie et à la prier est encore ce jeune homme qui, quelques années plus tôt, a réussi à convaincre ses frères et un grand nombre d'amis à renoncer à la vie du monde – « cette vaste mer dont les vagues risquent fort d'ébranler ta nacelle » – pour se retirer dans les bois de Cîteaux où l'étoile les a guidés et les attendait ? Depuis lors, les dons de Bernard se sont affinés, sa culture s'est élargie, sa langue s'est ennoblie, son style s'est humanisé, mais sa personnalité n'a pas changé et ne changera pas. Jusqu'à la fin, il restera l'homme des choix radicaux, sans demi-mesure, aussi bien pour aimer Dieu que pour servir l'Eglise, et usant de son pouvoir de conviction pour défendre toutes les grandes causes dans lesquelles on lui demande de s'impliquer. On pourrait dire de Bernard qu'il est une sorte de François avant le Pape François. Où qu'il aille, on l'écoute. Tour à tour tendre ou incisif, il retient l'attention, suscite l'enthousiasme, prend le parti des pauvres, provoque à la conversion des coeurs, au changement des modes de vie. Bernard est un homme, un vrai, et sa parole est, pour aujourd'hui encore, une vraie parole d'humanité.

²⁵. Cf. Missel Romain, Préface de la messe de l'Assomption de la Vierge Marie, 15 août.